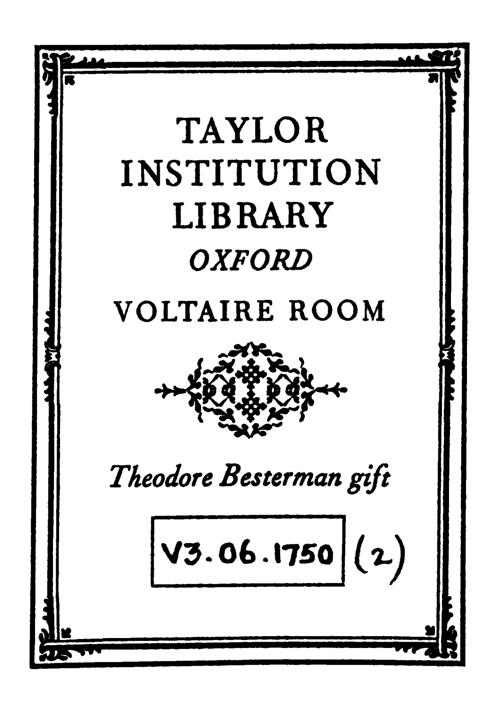

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V3.06.1750 (2)

ORESTE,

TRAGÉDIE,

Par M. AROUET DE VOLTAIRE.



A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez { P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, au Livre d'or.
M. LAMBERT, Libraire.

M. DCC. L.

AVIS AU LECTEUR.

L'*Auteur des Ouvrages qu'on trouvera dans ce Volume, se croit obligé d'avertir encore les gens de Lettres, & tous ceux qui se forment des cabinets de Livres, que de toutes les éditions faites jusqu'ici en Hollande & ailleurs de ses prétendues Oeuvres, il n'y en a pas une seule qui mérite la moindre attention, & qu'elles sont toutes remplies de piéces supposées ou défigurées. Il n'y a guéres d'années qu'on ne débite sous son nom des Ouvrages qu'il n'a jamais vûs : & il apprend qu'il n'y a guéres de mois où l'on ne lui impute dans les Mercures quelque piéce fugitive qu'il ne connaît pas davantage. Il se flatte que les Lecteurs judicieux ne feront pas plus de cas de ces imputations continuelles que des critiques passionnées dont il entend dire qu'on remplit les Ouvrages périodiques.*

Il ne fera qu'une seule réflexion sur ces critiques, c'est que depuis les observations de l'Académie sur le Cid, il n'y a pas eu une seule piéce de théâtre qui n'ait été critiquée, & qu'il n'y en a pas une seule qui l'ait bien été. Les observations de l'Académie sont depuis plus de cent ans la seule critique raisonnable qui ait paru, & la seule qui puisse passer à la postérité : la raison en est qu'elle fut composée avec beaucoup de tems & de soin par des hommes capables de juger, & qui jugeoient sans partialité.



A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

ADAME,

Vous avez vû passer ce siécle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples, ce siécle qui sert de modéle au nôtre en tant de choses, & peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces tems illustres que les Condés vos aïeux couverts de tant de lauriers, cultivoient & encourageoient les Arts ; où un Bossuet immortalisoit les Héros & instruisoit les Rois ; où un Fenelon, le second des

A 2

hommes dans l'éloquence, & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enſeignoit avec tant de charmes la juſtice & l'humanité ; où les Racines, les Deſpréaux préſidoient aux Belles-Lettres ; Lulli à la Muſique, le Brun à la Peinture. Tous ces Arts, MADAME, furent accueillis, ſur-tout dans votre Palais. Je me ſouviendrai toujours, que preſque au ſortir de l'enfance j'eus le bonheur d'y entendre quelque fois un homme dans qui l'érudition la plus profonde n'avoit point éteint le génie, & qui cultiva l'eſprit de Monſeigneur le Duc de Bourgogne ; ainſi que le vôtre & celui de M. le Duc du Maine ; travaux heureux dans leſquels il fut ſi puiſſamment ſecondé par la nature. Il prenoit quelquefois devant V. A. S. un Sophocle, un Euripide ; il traduiſoit ſur le champ en Français une de leurs Tragédies. L'admiration, l'entouſiaſme dont il étoit ſaiſi, lui inſpiroit des expreſſions qui répondoient à la mâle & harmonieuſe énergie des Vers Grecs, autant qu'il eſt poſſible d'en approcher dans la Proſe d'une Langue à peine tirée de la Barbarie, & qui polie par tant de grands Auteurs, manque encore pourtant de préciſion, de force & d'abondance. On ſçait qu'il eſt impoſſible de faire paſſer dans aucune Langue moderne la valeur des expreſſions Grecques ; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres Peuples. Un ſeul terme y ſuffit pour repréſenter, ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un Dieu qui lance au loin ſes traits, ou les ſommets des rochers frappés ſouvent de la foudre. Non-ſeulement cette Langue avoit l'avantage de remplir d'un mot l'imagination ; mais chaque terme, comme on ſçait, avoit une mélodie marquée, & charmoit l'oreille, tandis qu'il étaloit à l'eſprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un Poëte Grec eſt toujours faible, ſéche & indigente. C'eſt du caillou & de la brique avec quoi on veut imiter des Palais de porphire. Cependant M. de Maleſieu, par des efforts que produiſoit un

entouſiaſme ſubit, & par un récit véhément, ſembloit ſuppléer à la pauvreté de la Langue, & mettre dans ſa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athénes. Permettez-moi, MADAME, de rappeller ici ce qu'il penſoit de ce peuple inventeur, ingénieux & ſenſible, qui enſeigna tout aux Romains ſes vaiqueurs, & qui long-tems après ſa ruine & celle de l'Empire Romain, a ſervi encore à tirer l'Europe moderne de la groſſiere ignorance.

Il connoiſſoit Athénes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connoiſſent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de ſtatues des plus grands Maîtres, ces colomnes qui ornoient les Marchés publics, ces Monumens de génie & de grandeur, ce théâtre ſuperbe & immenſe bâti dans une grande place entre la Ville & la Citadelle, où les ouvrages des Sophocles & des Euripides étoient écoutés par les Périclès & par les Socrates, & où de jeunes gens n'aſſiſtoient pas debout & en tumulte, en un mot tout ce que les Athéniens avoient fait pour les Arts en tous les genres, étoit préſent à ſon eſprit. Il étoit bien loin de penſer comme ces hommes ridiculement auſtéres, & ces faux politiques qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop ſomptueux dans leurs jeux publics, & qui ne ſçavent pas que cette magnificence même enrichiſſoit Athénes, en attirant dans ſon ſein une foule d'étrangers qui venoient l'admirer, & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous l'engageâtes, MADAME, cet homme d'un eſprit preſque univerſel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force l'Iphigénie en Tauride d'Euripide. On la repréſenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S. fête digne de celle qui la recevoit & de celui qui en faiſoit les honneurs; vous y repréſentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce ſpectacle; je n'avois alors nulle habitude de notre théâtre Français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce ſujet tragique; je me livrai aux mœurs & aux cou-

tumes de la Gréce, d'autant plus aisément, qu'à peine j'en connoissois d'autres; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut-là ce qui me donna la premiére idée de faire la Tragédie d'Oedipe, sans même avoir lû celle de Corneille. Je commençai par m'essayer en traduisant la fameuse scéne de Sophocle, qui contient la double confidence de Jocaste & d'Oedipe. Je la lûs à quelques-uns de mes amis qui fréquentoient les spectacles, & à quelques Acteurs; ils m'assurerent que ce morceau ne pourroit jamais réussir en France; ils m'exhorterent à lire Corneille, qui l'avoit soigneusement évité, & me dirent tous que si je ne mettois à son exemple une intrigue amoureuse dans Oedipe, les Comédiens même ne pourroient pas se charger de mon Ouvrage. Je lûs donc l'Oedipe de Corneille, qui sans être mis au rang de Cinna & de Polieucte, avoit pourtant beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre: mais il fallut céder à l'exemple & à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paroissoit trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte: je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire Oedipe devant elle; la scéne de Sophocle ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous & M. le Cardinal de Polignac & M. de Malesieu, & tout ce qui composoit votre Cour, vous me blamâtes universellement & avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un Ouvrage où Sophocle avoit si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger; & ce qui seul avoit fait recevoir ma piéce fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les Comédiens jouerent à regret l'Oedipe dont ils n'espéroient rien. Le Public fut entierement de votre avis; tout ce qui étoit dans le goût de Sophocle fut applaudi généralement, & ce qui ressentoit

un peu la passion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, MADAME, quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceste qui désolent une famille, & la contagion qui ravage un pays? & quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que Corneille d'un côté qui fait dire à Thésée : *Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste, l'absence aux vrais amans est encor plus funeste.* Et moi qui, soixante ans après lui, viens faire parler une vieille Jocaste d'un vieil amour ; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature.

Qu'une Phedre, dont le caractére est le plus théâtral qu'on ait jamais vû, & qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée amoureuse ; qu'une Phedre, dis-je, étale les fureurs de cette passion funeste ; qu'une Roxane dans l'oisiveté du serrail, s'abandonne à l'amour & à la jalousie ; qu'Ariane se plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle ; qu'Orosmane tue ce qu'il adore, tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tiran, ou qu'il ne paraisse pas ; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que Néron se cache derriere une tapisserie pour entendre les discours de sa Maîtresse & de son rival ; mais que le vieux Mitridate se serve d'une ruse comique pour sçavoir le secret d'une jeune personne aimée pas ses deux enfans ; mais que Maxime, même dans la piéce de Cinna si remplie de beautés mâles & vraies, ne découvre en lâche une donspiration si importante, que parce qu'il est imbécilement amoureux d'une femme dont il devoit connaître la passion pour Cinna, & qu'on dise pour raison *l'amour rend tout permis, un véritable amant ne connaît point d'amis* ; mais qu'un vieux Sertorius aime je ne sçai quelle Viriate, & qu'il soit assassiné par Perpenna, amoureux de cette Espagnole, tout cela est petit & puérile,

il le faut dire hardiment, & ces petiteſſes nous mettroient prodigieuſement au-deſſous des Athéniens, ſi nos grands maîtres n'avoient racheté ces défauts, qui ſont de notre nation, par les ſublimes beautés qui ſont uniquement de leur génie.

Une choſe à mon ſens aſſez étrange, c'eſt que les grands Poëtes tragiques d'Athénes ayent ſi ſouvent traité des ſujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une Electre, une Iphigénie, une Mérope, un Alcméon, & que nos grands modernes négligeant de tels ſujets n'ayent preſque traité que l'amour, qui eſt ſouvent plus propre à la Comédie qu'à la Tragédie. Ils ont cru quelquefois annoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'eſt pas furieux eſt froid, & une politique qui n'eſt pas une ambition forcenée eſt plus froide encore. Des raiſonnemens politiques ſont bons dans Polibe, dans Machiavel; la galanterie eſt à ſa place dans la Comédie & dans des contes. Mais rien de tout cela n'eſt digne du Pathétique & de la grandeur de la Tragédie.

Le goût de la galanterie avoit dans la Tragédie prévalu au point qu'une grande Princeſſe, qui par ſon eſprit & par ſon rang ſembloit en quelque ſorte excuſable, de croire que tout le monde devoit penſer comme elle, imagina qu'un adieu de Titus & de Bérénice étoit un ſujet tragique: elle le donna à traiter aux deux maîtres de la ſcéne. Aucun des deux n'avoit jamais fait de piéce dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un ſecond rôle: mais l'un n'avoit jamais parlé au cœur que dans les ſeules ſcénes du Cid, qu'il avoit imitées de l'Eſpagnol; l'autre toujours élégant & tendre étoit éloquent dans tous les genres, & ſçavant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite ſituation les ſentimens les plus délicats: auſſi le premier fit de Titus & de Bérénice, un des plus mauvais ouvrages qu'on connaiſſe au théâtre, l'autre trouva le ſecret d'intéreſſer pendant cinq actes, ſans autre fonds que ces paroles: *Je vous aime, & je vous quitte.* C'étoit,

à

à la vérité, une pastorale entre un Empereur, une Reine & un Roi, & une pastorale cent fois moins tragique que les scénes intéressantes du Pastor fido. Ce succès avoit persuadé tout le public & tous les Auteurs que l'amour seul devoit être à jamais l'ame de toutes les Tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il étoit capable de mieux faire, & qu'il se repentit d'avoir affaibli la scéne par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déja osé le dire, de Ménandre que de Sophocle & d'Euripide. Il composa son chef-d'œuvre d'Athalie; mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un Prêtre pussent former une Tragédie intéressante: l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes, resta long-tems méprisé, & son illustre Auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siécle, éclairé, mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avoit vécu, & s'il avoit cultivé un talent qui seul avoit fait sa fortune & sa gloire, & qu'il ne devoit pas abandonner, il eût rendu au Théâtre son ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avoit commencé l'Iphigénie en Tauride, & la galanterie n'entroit point dans son plan: il n'eût jamais rendu amoureux ni Agamemnon, ni Oreste, ni Electre, ni Téléphonte, ni Ajax, mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imiterent & outrerent ses défauts, sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des Opéra de Quinaut entra dans presque toutes les scénes tragiques: tantôt c'est un Alcibiade qui avoue, que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut gouter un bonheur achevé*. Tantôt c'est un Amestris qui dit que *la fille d'un grand Roi brûle*

d'un feu secret sans honte & sans effroi. Ici un Agnonide *de la belle Crisis en tout lieu suit les pas, adorateur constant de ses divins appas.* Le féroce Arminius, ce défenseur de la Germanie, proteste qu'*il vient lire son sort dans les yeux d'Isménie*, & vient dans le camp de Varus pour voir *si les beaux yeux de cette Isménie daignent lui montrer leur tendresse ordinaire.* Dans Amasis, qui n'est autre chose que la Mérope chargée d'épisodes romanesques; une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vû un moment dans une maison de campagne un jeune inconnu dont elle est éprise, s'écrie avec bienséance : *C'est ce même inconnu, pour mon repos hélas! autant qu'il le devoit il ne se cacha pas; & pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue, je le vis, j'en rougis; mon ame en fut émue.* Dans Athénaïs, un Prince de Perse se déguise pour aller voir sa Maîtresse à la Cour d'un Empereur Romain. On croit lire enfin les Romans de Mademoiselle Scudéri, qui peignoit des Bourgeois de Paris sous le nom des Héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût détestable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers sensés, il arriva par malheur que M. de Longepierre, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connoissoit pas assez notre théâtre, & qui ne travailloit pas assez ses Vers, fit représenter son Electre. Il faut avouer qu'elle étoit dans le goût antique; une froide & malheureuse intrigue ne défiguroit pas ce sujet terrible; la piéce étoit simple & sans épisode : voilà ce qui lui valoit avec raison la faveur déclarée de tant de personnes de la premiére considération, qui espéroient qu'enfin cette simplicité précieuse qui avoit fait le mérite des grands génies d'Athénes, pourroit être bien reçue à Paris, où elle avoit été si négligée.

Vous étiez, Madame, aussi-bien que feue Madame la Princesse de Conty, à la tête de ceux qui se flattoient de cette espérance; mais malheureusement les défauts de la piéce Française l'emporterent si fort sur les beautés qu'il avoit empruntées

de la Gréce, que vous avouâtes à la représentation que c'étoit une statue de Praxitele défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'étoit pas digne d'être soutenu, sçachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages est aussi contraire aux progrès de l'esprit, que le déchaînement contre les bons. Mais la chûte de cette Electre fit en même-tems grand tort aux partisans de l'antiquité : on se prévalut très-mal-à-propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original, & pour achever de corrompre le goût de la nation, on se persuada qu'il étoit impossible de soutenir, sans une intrigue amouseuse & sans des avantures romanesques, ces sujets que les Grecs n'avoient jamais deshonorés par de tels épisodes; on prétendit qu'on pouvoit admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il étoit impossible de les imiter sans être condamné par son siécle : étrange contradiction; car si en effet la lecture en plaît, comment la réprésentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avoient de défectueux & de faible. Il est même très-vraisemblable que les défauts où ils tomberent furent relevés de leur tems. Je suis persuadé, Madame, que les bons esprits d'Athénes condamnerent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations dont Sophocle avoit chargé son Electre : ils dûrent remarquer qu'il ne fouilloit pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres non-seulement à la Langue Grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il seroit ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'Electre de Sophocle, il s'en faut beaucoup : j'en ai pris, autant que je l'ai pû, tout l'esprit & toute la substance. Les fêtes que célébroient Egiste & Clitemnestre, & qu'ils appelloient les festins d'Agamemnon, l'arrivée d'Oreste & de Pilade, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'Oreste, l'anneau d'Agamemnon, le caractére d'Electre, celui

d'Iphise, qui est précisement la Crisothemis de Sophocle, & sur-tout les remords de Clitemnestre, tout est puisé dans la Tragédie Grecque ; car lorsque celui qui fait à Clitemnestre le récit de la prétendue mort d'Oreste, lui dit : eh quoi, *Madame, cette mort vous afflige* ? Clitemnestre répond, *Je suis mere*, & par-là *malheureuse*, *une mere quoiqu'outragée ne peut haïr son sang* : elle cherche même à se justifier devant Electre du meurtre d'Agamemnon; elle plaint sa fille, & Euripide a poussé encore plus loin que Sophocle l'attendrissement & les larmes de Clitemnestre ; voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus sensible de la terre ; voilà ce que j'ai vû senti par tous les bons Juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme, criminelle envers son époux, & qui se laisse attendrir par ses enfans, qui reçoit la pitié dans son cœur altier & farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractére quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'appaise ensuite par les soumissions & par les larmes : le germe de ce personnage étoit dans Sophocle & dans Euripide, & je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé, sur-tout, la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité tant recommandée par les Grecs, & si difficile à saisir ; c'étoit-là le vrai caractére de l'invention & du génie ; c'étoit l'essence du théâtre : un personnage étranger, qui dans l'Oedipe ou dans l'Electre feroit un grand rôle, qui détourneroit sur lui l'attention, seroit un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens & la nature, dont ils ont été les premiers Peintres. L'art & le génie consistent à trouver tout dans son sujet, & non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnificence vraiment tragique des vers de Sophocle, cette élé-

gance, cette pureté, ce naturel, ſans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) ſeroit un mauvais ouvrage?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une Tragédie ſans amour, ſans confidens, ſans épiſodes; le petit nombre des partiſans du bon goût m'en ſçait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injuſtice de la perſécution & les ténébres de l'ignorance ſon diſſipées. C'eſt à vous, MADAME, à conſerver les étincelles qui reſtent encore parmi nous de cette lumiére précieuſe que les anciens nous ont tranſmiſe. Nous leur devons tout: aucun Art n'eſt né parmi nous, tout y a été tranſplanté: mais la terre qui porte ces fruits étrangers s'épuiſe & ſe laſſe, & l'ancienne Barbarie, aidée de la frivolité, perceroit encore quelquefois malgré la culture; les diſciples d'Athénes & de Rome deviendroient des Gots & des Vandales amollis par les mœurs des Sibarites, ſans cette protection éclairée & attentive des perſonnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui eſt plus parfaite pour imiter que pour inventer, & qui cherche toujours dans le ſang de ſes maîtres les leçons & les exemples dont elle a beſoin. Tout ce que je déſire, MADAME, c'eſt qu'il ſe trouve quelque génie qui acheve ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette moleſſe & de cette afféterie, où il eſt plongé, qui le rende reſpectable aux eſprits les plus auſteres, digne des beaux jours d'Athénes, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvres que nous avons, & enfin du ſuffrage d'un eſprit tel que le vôtre, & de ceux qui peuvent vous reſſembler.

PERSONNAGES.

ORESTE,

ELECTRE,

IPHISE,

CLITEMNESTRE,

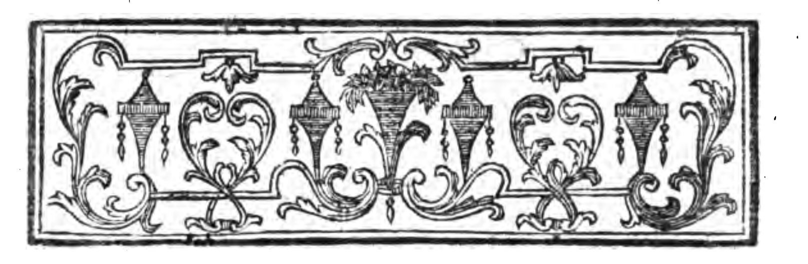
EGISTE,

PILADE,

PAMMENE,

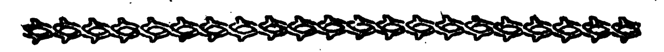
Suite.

Le Théâtre doit représenter le rivage de la Mer ; un bois, un Temple, un Palais & un tombeau, d'un côté, & de l'autre Argos dans le lointain.



ORESTE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.


St-il vrai, cher Pammene, & ce lieu solitaire,
Ce Palais exécrable où languit ma misére,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur?
La malheureuse Electre à mes douleurs si chere
Vient-elle avec Egiste au tombeau de mon pere?
Egiste ordonne-t'il qu'en ces solemnités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés?
Serons nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célébre le crime, & que ce jour améne?

PAMMENE.

O respectable Iphise! ô fille de mon Roi!
Relégué comme vous dans ce séjour d'effroi,
Les secrets d'une Cour en horreurs si fertile,
Pénétrent rarement dans mon obscur asile.
Mais on dit qu'en effet Egiste soupçonneux,
Doit entraîner Electre à ces funébres jeux;
Qu'il ne souffrira plus qu'Electre en son absence

Appelle par ses cris Argos à la vengeance :
Il redoute sa plainte ; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs ;
Et d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, & la traîne à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave ! ô ciel ! ô sang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clitemnestre ; hélas ! cette mere cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit sur elle !
Peut-être que ma sœur, avec moins de fierté,
Devoit de son tyran braver l'autorité ;
Et n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté ? que servent ses éclats.
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.
On m'a laissé du moins, dans ce funeste azile,
Un destin sans opprobre ; un malheur plus tranquile.
Mes mains peuvent d'un pere honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis & loin de son bourreau ;
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiste.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir
Que lorsque rappellant le tems du désespoir,
Le soleil à regret raméne la journée
Où le ciel a permis ce barbare hymenée :
Où ce monstre enivré du sang du Roi des Rois,
Où Clitemnestre....

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Helas ! Est-ce vous que je vois,
Ma sœur !....

ELECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête ;
Electre leur esclave, Electre votre sœur
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie,

A ma

À ma douleur profonde il mêle un peu de joye ;
Et vos pleurs & les miens ensemble confondus....

ELECTRE.

Des pleurs ? ah ma faiblesse en a trop répandus.
Des pleurs ! ombre sacrée, ombre chere & sanglante ;
Est-ce là le tribut qu'il faut qu'on te présente ?
C'est du sang que je dois ; c'est du sang que tu veux ;
C'est parmi les apprêts de ces indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que ranimant ma force & soulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras osera l'égorger
Au tombeau que sa rage ose encore outrager.
Quoi ! j'ai vû Clitemnestre avec lui conjurée,
Lever sur son époux sa main trop assurée !
Et nous sur le tiran nous suspendons des coups
Que ma mere, à mes yeux, porta sur son époux !
O douleur ! ô vengeance !... ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux, moins que n'ont pû les crimes ?
Nous seules désormais devons nous secourir :
Craignez-vous de frapper ? craignez-vous de mourir ?
Secondez de vos mains ma main désespérée ;
Fille de Clitemnestre & rejetton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah ! moderez ces transports impuissans ;
Commandez, chere Electre, au trouble de vos sens,
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :
Qui peut nous seconder, comment trouver des armes ?
Comment frapper un Roi, de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé ?
Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoûte ; oui, je veux dans son cœur
Empoisonner sa joye, y porter ma douleur ;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;
Qu'ils appellent la foudre & la fassent descendre ;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne hélas ! cette douleur captive,
Ces faibles sentimens de votre ame craintive ;
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi :
Vous n'êtes point esclave & d'opprobres nourrie ;
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce festin,

Ce festin détestable, où le fer à la main,
Clitemnestre! ma mere! ah! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage;
C'est-là, c'est en ces lieux où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer,
Que j'ai vû votre pere attiré dans le piége,
Se débattre, & tomber sous leur main sacrilége.
Pammene, aux derniers cris, aux sanglots de ton Roi,
Je croi te voir encor accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet! une femme en furie
Recherchoit dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré de dangers qu'il ne connoissoit pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux pere;
A son secours encor il appelloit sa mere:
Clitemnestre appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux,
Et s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egiste emporter la victime.
Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Egiste a-t-il détruit l'objet de sa terreur?
Es-tu vivant encor? as-tu suivi ton pere?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frere.
Mes mains portent des fers, & mes yeux pleins de pleurs,
N'ont vû que des forfaits & des persécuteurs.

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine & chere,
Dont j'ai vû la splendeur & l'horrible misere,
Permettez que ma voix puisse encore en vous deux,
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux:
Avez-vous donc des Dieux oublié les promesses?
Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour?
Qu'il doit punir Egiste au lieu même où vous êtes;
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encor au Roi dont il perça le sein?
La parole des Dieux n'est point vaine & trompeuse;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse;
La peine suit le crime, elle arrive à pas lents.

IPHISE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez long-tems!
Auprès de ce tombeau je languis désolée;
Ma sœur plus malheureuse, à la Cour exilée:
Ma sœur est dans les fers, & l'oppresseur en paix,

Indignement heureux, jouit de ses forfaits.

ELECTRE.

Vous le voyez, Pammene, Egiste renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle;
Et mon frere exilé de déserts en déserts,
Semble oublier son pere & négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les tems, voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à se joindre au courage:
Espérez son retour, espérez dans les Dieux.

ELECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux;
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience;
Hélas! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels,
S'ils voyoient sans pitié les malheurs des mortels?
Si le crime insolent dans son heureuse yvresse
Ecrasoit à loisir l'innocente faiblesse?
Dieux, vous rendez Oreste aux larmes de sa sœur;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur!
Oreste, entends ma voix, celle de ta Patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle & qui crie:
Viens du fond des déserts où tu fus élevé,
Où les maux exerçoient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des Rois que tu dois t'adresser:
Viens, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs & cette plainte amére,
Votre mere paraît..

ELECTRE.

Ai-je encore une mere?

SCENE III.

CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLITEMNESTRE.

ALlez, que l'on me laisse en ces lieux retirés;
Pammene, éloignez-vous; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas! ce nom sacré dissipe mes allarmes.

ELECTRE.

Ce nom jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLITEMNESTRE.

J'ai voulu sur mon sort & sur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes sentimens secrets :
Je rends grace au destin dont la rigueur utile,
De mon second époux rendit l'hymen stérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc,
Un sang que j'aurois vû l'ennemi de mon sang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie,
Et les chagrins secrets dont je suis poursuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne sont point étrangeres,
Même en dépit d'Egiste elles m'ont été cheres ;
Je n'ai point étouffé mes premiers sentimens,
Et malgré la fureur de ses emportemens,
Electre, dont l'enfance a consolé sa mere
Du sort d'Iphigénie & des rigueurs d'un pere,
Electre qui m'outrage & qui brave mes loix,
Dans le fonds de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ELECTRE.

Qui ! vous, Madame ; ô ciel ! vous m'aimeriez encore ?
Quoi, vous n'oubliez point ce sang qu'on deshonore ?
Ah ! si vous conservez des sentimens si chers,
Observez cette tombe.... & regardez mes fers.

CLITEMNESTRE.

Vous me faites frémir ; votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible ;
Vous portez le poignard dans ce cœur agité ;
Vous frappez une mere, & je l'ai mérité.

ELECTRE.

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue ;
La nature en mon cœur est toujours entendue :
Ma mere, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglans trop long-tems essuyés ;
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiste dans mon cœur je vous ai séparée ;
Ce sang que je vous dois ne sauroit se trahir,
J'ai pleuré sur ma mere & n'ai pû vous haïr ;
Ah, si le ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas, laissez-vous pénétrer
A la secrete voix qui vous daigne inspirer.
Détachez vos destins des destins d'un perfide,
Livrez-vous toute entiere à ce Dieu qui vous guide :

Appellez votre fils, qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de ses ayeux ;
Qu'il punisse un tyran ; qu'il régne ; qu'il vous aime ;
Qu'il venge Agamemnon, ses filles & vous-même ;
Faites venir Oreste.

CLITEMNESTRE.

Electre, levez-vous ;
Ne parlez point d'Oreste & craignez mon époux ;
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvoit épargner qui ne l'épargne pas,
Et vous l'avez forcé d'appésantir son bras ;
Moi-même qui me vois sa premiére sujette ;
Moi qu'offensa toujours votre plainte indiscrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritois encor au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage.
Pliez à votre état ce superbe courage ;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,
Comme on céde au destin quand on veut le changer.
Je voudrois dans le sein de ma famille entiere,
Finir un jour en paix ma fatale carriere.
Mais si vous vous hâtez, si vos soins imprudens
Appellent en ces lieux Oreste avant le tems,
~~Si d'Egiste jamais il affronte la vûe,~~
Vous hazardez sa vie & vous êtes perdue ;
Et malgré la pitié dont mes sens sont atteins ;
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux ? O ciel ! lui, ce monstre ?... Ah, ma mere,
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misere ?
A quoi vous sert, hélas, ce remords passager,
Ce sentiment si tendre étoit-il étranger ?
Vous menacez Electre & votre fils lui-même !

à Iphise.

Ma sœur ! & c'est ainsi qu'une mere nous aime ?

à Clitemnestre.

Vous menacez Oreste !... hélas, loin d'espérer
Qu'un frere malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie ;
J'ignore si ce maître, abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeller,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous, je jure, j'en atteste

Les Dieux dont nous sortons & la mere d'Oreste,
Que loin de l'appeller dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mere ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes:
N'affligez plus Electre; on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche & permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreste on redouble ma crainte;
Je connais trop Egiste & sa férocité;
Et mon frere est perdu puisqu'il est redouté.

CLITEMNESTRE.

Votre frere est vivant, reprenez l'espérance,
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence;
Modérez vos fureurs, & sçachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui;
Vous pensez que je viens heureuse & triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante;
Electre, cette fête est un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers & moi dans ma grandeur.
Je sçais quels vœux forma votre haine insensée:
N'implorez plus les Dieux, ils vous ont exaucée.
Laissez-moi respirer.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE *seule.*

L'Aspect de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime long-tems prospére,
Nœuds sanglans qu'ont formés le meurtre & l'adultere,
Pompe jadis trop chere à mes vœux égarés,
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez!
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée:
Une lumiére horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egiste est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!
Tranquile, il me conduit à ces funébres jeux.
Il triomphe & je sens succomber mon courage,
Pour la premiére fois je redoute un présage;
Je crains Argos, Electre & ses lugubres cris,
La Grece, mes sujets, mon fils, mon propre fils;
Ah, quelle destinée & quel affreux supplice,
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse!

De n'oser prononcer sans des troubles cruels,
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels.
Je chassai de mon cœur la nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils, la nature est vengée.

SCENE V.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

AH! trop cruel Egiste, où guidiez-vous mes pas.
Pourquoi revoir ces lieux consactés au trépas!

EGISTE.

Quoi, ces solemnités qui vous étoient si cheres,
Ces gages renaissans de nos destins prospéres,
Deviendroient à vos yeux des objets de terreur;
Ce jour de notre himen est-il un jour d'horreur?

CLITEMNESTRE.

Non, mais ce lieu, peut-être, est pour nous redoutable;
Ma famille y répand une horreur qui m'accable;
A des tourmens nouveaux tous mes sens sont ouverts;
Iphise dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du sang versé par nous, cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTE.

Laissez gémir Iphise, & vous ressouvenez
Qu'aprés tous nos affrons trop long-tems pardonnés;
L'impétueuse Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage;
Je la traîne enchainée, & je ne prétens pas
Que de ses cris plaintifs allarmant mes Etats,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace,
Ose des Dieux sur nous rappeller la menace,
D'Oreste aux mécontens promettre le retour;
On n'en parle que trop, & depuis plus d'un jour.
Partout le nom d'Oreste a blessé mon oreille,
Et ma juste colere à ce bruit se réveille.

CLITEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous! tout mon cœur en frémit;
On prétend qu'en secret un oracle a prédit
Qu'un jour, en ce lieu même où mon destin me guide,
Il porteroit sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les Dieux? pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter?

EGISTE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire;
Mais loin que dans le piége Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.
Déja de toutes parts j'ai sçu l'envelopper.
Errant & poursuivi de rivage en rivage,
Il proméne en tremblant son impuissante rage;
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.
D'Epidaure en secret le Roi m'est attaché:
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLITEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils!

EGISTE.

Je sçai quelle est sa violence:
Il est fier, implacable, aigri par son malheur;
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLITEMNESTRE.

Ah Seigneur elle est juste!

EGISTE.

Il faut la rendre vaine;
Vous sçavez qu'en secret j'ai fait partir Plistene:
Il est dans Epidaure.

CLITEMNESTRE.

A quel dessein? pourquoi?

EGISTE.

Pour assurer mon Trône & calmer votre effroi.
Oui, Plistene, mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom & de mon diadême,
Est trop intéressé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez soupçonner:
Il vous tient lieu de fils; n'en connaissez plus d'autre.
Vous sçavez, pour unir ma famille & la vôtre,
Q'Electre eut pû prétendre à l'hymen de mon fils,
Si son cœur à vos loix eût été plus soumis;
Si vos soins avoient pû fléchir son caractére:
Mais je punis la sœur & je cherche le frere;
Plistene me seconde; en un mot, il vous sert:
Notre ennemi commun sans doute est découvert.
Vous frémissez, Madame....

CLITEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes?
Egiste, vous sçavez qui j'ai privé du jour....
Le fils que j'ai nourri périroit à son tour!
Ah de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste?...

EGIS-

EGISTE.

Songez....

CLITEMNESTRE.

Non, laissez-moi dans ce trouble mortel
Consulter de ces lieux l'oracle solemnel.

EGISTE.

Madame, à mes desseins mettra-t-il des obstacles ?
Qu'attendez-vous ici des Dieux & des oracles ?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés ?

CLITEMNESTRE.

Vous rappellez des tems dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte;
L'amour brava les Dieux, la crainte les consulte :
N'insultez point, Seigneur, à mes sens affaiblis,
Le tems qui change tout a changé mes esprits;
Et peut-être des Dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie :
Je ne sens plus en moi ce courage emporté
Qu'en ce Palais sanglant j'avois trop écouté;
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altére,
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfére ;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre ;
L'idée en est horrible, & je suis mere encore.

EGISTE.

Vous êtes mon épouse, & sur-tout vous régnez ;
Rappellez Clitemnestre à mes yeux indignés ;
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature ?
Venez ; votre repos doit sur eux l'emporter.

CLITEMNESTRE.

Du repos dans le crime ; ah qui peut s'en flatter ?

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Pilade, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers;
Sans secours avec toi jetté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime,
Le ciel nous ravit tout hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché sous ces rocs escarpés
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PILADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête,
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit, tout doit me rassurer;
Un Dieu dans Epidaure a conservé ta vie
Que le barbare Egiste a toujours poursuivie;
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistene sous tes coups a fini ses destins;
Marchons sous la faveur de ce Dieu tutelaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le pere,
Qui veille sur le juste, & venge les forfaits.

ORESTE.

Ce Dieu dans sa colere a repris ses bienfaits,
Sa faveur est trompeuse, & dans toi je contemple
Des changemens du sort un déplorable exemple.
As-tu dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché cette urne & ces marques funébres,
Qu'en des lieux détestés, par le crime célébres,
Dans les champs de Micene où régnoient mes ayeux,
Nous devions apporter par les ordres des Dieux;
Cette urne qui contient les cendres de Plistene,

Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Qui devoient d'un tyran tromper les yeux cruels ?

PILADE.

Oui, j'ai rempli ces soins.

ORESTE.

O Décrets éternels !
Quel fruit tirerons-nous de notre obéissance ?
Ami, qu'est devenu le jour de la vengeance ?
Reverrai-je jamais ce Palais, ce séjour,
Ce lieu cher & terrible où j'ai reçu le jour ?
Où marcher, où trouver cette sœur généreuse,
Dont la Grece a vanté la vertu courageuse,
Que l'on admire hélas ; qu'on n'ose secourir ;
Qui conserva ma vie & m'apprit à souffrir ;
Qui digne en tous les tems d'un pere magnanime,
N'a jamais succombé sous la main qui l'opprime.
Quoi donc, tant de Héros, tant de Rois, tant d'Etats
Ont combattu dix ans pour venger Ménélas ;
Agamemnon périt, & la Grece est tranquille !
Dans l'univers entier son fils n'a point d'azile,
Et j'eusse été sans toi, sans ta tendre amitié,
Aux plus vils des mortels un objet de pitié.
Mais le ciel me soutient quand il me persécute,
Il m'a donné Pilade, il ne veut point ma chute ;
Il m'a fait vaincre au moins un indigne ennemi,
Et la mort de mon pere est vengée à demi ;
Mais que me servira cette cendre funeste
Que nous devions offrir pour la cendre d'Oreste ?
Quel chemin peut conduire à cette affreuse cour ?

PILADE.

Regarde ce Palais, ce temple, cette Tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre & sauvage ;
De deuil & de grandeur, tout offre ici l'image ;
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés ;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience ;
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit, tout mortel est-il né pour souffrir ?

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

PILADE.

Ô Qui que vous ſoyez, tournez vers nous la vue ;
La terre où je vous parle eſt pour nous inconnue ;
Vous voyez deux amis & deux infortunés,
A la fureur des flots long-tems abandonnés ;
Ce lieu nous doit-il être ou funeſte ou propice ?

PAMMENE.

J'y révére les Dieux, j'implore leur juſtice ;
J'exerce en leur préſence, en ma ſimplicité,
Les reſpectables droits de l'hoſpitalité ;
Daignez ſous l'humble toit qu'habite ma vieilleſſe,
Mépriſer des grands Rois la ſuperbe richeſſe :
Venez, les malheureux me ſont toujours ſacrés.

ORESTE.

Sage & juſte habitant de ces bords ignorés,
Que des Dieux par nos mains la puiſſance immortelle
De votre piété récompenſe le zéle ;
Quel azile eſt le vôtre, & quelles ſont vos loix,
Quel ſouverain commande aux lieux où je vous vois ?

PAMMENE.

Egiſte régne ici, je ſuis ſous ſa puiſſance.

ORESTE.

Egiſte ? Ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PILADE.

Dans ce péril nouveau gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egiſte ? juſtes Dieux ! celui qui fit périr....

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clitemneſtre après ce coup funeſte ?

PAMMENE.

Elle régne avec lui, l'univers ſait le reſte.

ORESTE.

Ce Palais, ce Tombeau ?...

PAMMENE.

Ce Palais redouté
Eſt par Egiſte même en ce jour habité.
Mes yeux ont vû jadis élever cet ouvrage

Par une main plus digne, & pour un autre usage ;
Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)
Est celui de mon Roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah ! c'en est trop, le Ciel épuise mon courage.

PILADE *à Oreste.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMENE *à Oreste, qui se détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendrissez,
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez ;
Hélas ! qu'en liberté votre cœur se déploye,
Plaignez le fils des Dieux & le vainqueur de Troye ;
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les descendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros ;
Je dois sur-tout.... Electre est-elle dans Argos ?

PAMMENE.

Seigneur, elle est ici....

ORESTE.

Je veux, je cours.

PILADE.

Arrête.
Tu vas braver les Dieux, tu hazardes ta tête.

à Pammene.

Que je te crains ! Daignez, respectable mortel,
Dans le temple voisin nous conduire à l'autel ;
C'est le premier devoir. Il est tems que j'adore
Le Dieu qui nous sauva sur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce Temple, à ce Tombeau sacré,
Où repose un Héros lâchement massacré.
Je dois à sa grande ombre un secret sacrifice....

PAMMENE.

Vous, Seigneur ! ô destins ! ô céleste justice !
Vous, lui sacrifier ! Parmi ses ennemis....
Je me tais.... mais, Seigneur ; mon maître avoit un fils ;
Qui dans les bras d'Electre.... Egiste ici s'avance,
Je vous suis, je vous joins, évitez sa présence.

ORESTE.

Quoi ! C'est Egiste ?

PILADE.

Il faut vous cacher à ses yeux.

SCENE III.

EGISTE, CLITEMNESTRE, PAMMENE.

EGISTE *à Pammene.*

A Qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs & les traits du courage ;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frappé,
Dans une douleur ſombre il ſemble enveloppé ;
Quel eſt-il ? eſt-il né ſous mon obéiſſance ?

PAMMENE.

Je connais ſon malheur, & non pas ſa naiſſance.
Je devois des ſeçours à ces deux Etrangers
Pouſſés par la tempête à travers ces rochers ;
S'ils ne me trompent point la Gréce eſt leur patrie.

EGISTE.

Répondez d'eux, Pammene, il y va de la vie.

CLITEMNESTRE.

Et quoi ! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un œil ſi ſoupçonneux ſeroient-ils regardés ?

EGISTE.

On murmure, on m'allarme, & tout me fait ombrage.

CLITEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans, c'eſt là notre partage ;
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint.
Et c'eſt un des poiſons dont mon cœur eſt atteint.

EGISTE *à Pammene.*

Allez, dis-je, & ſçachez quel lieu les a vû naître,
Pourquoi près du Palais ils ont oſé paraître ;
De quel port ils partoient ; & ſur-tout quel deſſein
Les guida ſur ces mers dont je ſuis Souverain.

SCENE IV.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

EGISTE.

VOus l'avez donc voulu ; votre crainte inquiéte
A des Dieux vainement conſulté l'interpréte ;
Leur ſilence ne ſert qu'à vous déſeſpérer,

Mais Egiste vous parle, & doit vous rassurer.
A vous-même opposée, & par vos vœux trahie,
Craignant la mort d'un fils, & redoutant sa vie,
Votre esprit ébranlé ne peut se rafermir;
Ah! ne consultez point sur un sombre avenir
Des confidens des Dieux l'incertaine réponse.
Ma main fait nos destins & ma voix les annonce.
Fiez-vous à mes soins, vivez, regnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est tems que j'y pense,
De vos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance;
Sans doute elle est à craindre, & je sçais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon,
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens.
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale;
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage,
Que ce passage heureux & si peu préparé
Du rang le plus abject à ce premier dégré,
Le poids de la raison qu'une mere autorise,
L'ambition sur-tout la rendra plus soumise.
Gardez qu'elle résiste à sa félicité,
Il reste un châtiment pour sa témérité.
Ici votre indulgence & le nom de son pere
Nourrissent son orgueil au sein de la misere.
Qu'elle craigne, Madame, un sort plus rigoureux;
Un exil sans retour, & des fers plus honteux.

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ELECTRE.

CLITEMNESTRE.

MA fille, approchez-vous, & d'un œil moins austére
Envisagez ces lieux, & surtout une mere;
Je gémis en secret comme vous soupirez,
De l'avilissement où vos jours sont livrés;

Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,
Je m'en afflige en mere, & m'en indigne en Reine,
J'obtiens grace pour vous; vos droits vous sont rendus.

ELECTRE.

Ah Madame! à vos pieds.

CLITEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh quoi?

CLITEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine;
Du grand nom de Pelops réparer la ruine,
Réunir ses enfans trop long-tems divisés.

ELECTRE.

Ah parlez-vous d'Oreste? achevez, disposez.

CLITEMNESTRE.

Je parle de vous-même, & votre ame obstinée
A son propre interêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer,
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage,
De Micene & d'Argos espérer l'héritage:
C'est à vous de passer des fers que vous portez
A ce suprême rang des rois dont vous sortez;
D'Egiste contre vous j'ai sçu fléchir la haine;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistene.
Plistene est d'Epidaure attendu chaque jour:
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goutez déja la gloire;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux, ose-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter?
O sort, ô derniers coups tombés sur ma famille!
Songez-vous au héros dont Electre est la fille?
Madame, osez-vous bien par un crime nouveau
Abandonner Electre au fils de son bourreau?
Le sang d'Agamemnon! qui? moi? la sœur d'Oreste,
Electre, au fils d'Egiste, au neveu de Thieste!
Ah rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'affront
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude
Dont j'ai fait une épreuve & si longue & si rude;
L'opprobre est mon partage, il convient à mon sort:
J'ai supporté la honte, & vû de près la mort;
Votre Egiste cent fois m'en avoit menacée,

Mais

Mais enfin c'eſt par vous qu'elle m'eſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'effroi
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cauſe;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propoſe:
Vous n'avez plus de fils; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel:
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage;
Aſſurer à Pliſtene un ſanglant héritage;
Joindre un droit légitime aux droits des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus ſaints.
Ah! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne;
Qu'il acheve à vos yeux de déchirer mon ſein,
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main;
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frere;
Frappez, dis-je, à vos coups je connaîtrai ma mere.

CLITEMNESTRE.

Ingrate, c'en eſt trop, & toute ma pitié
Céde enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté? que pouvois-je plus faire
Pour fléchir, pour briſer ton cruel caractére?
Tendreſſe, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches ſanglans ſouvent même écoutés,
Raiſon, menace, amour, tout juſqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné ſans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit;
Va, je ſuis Clitemneſtre, & ſur-tout je ſuis Reine,
Le ſang d'Agamemnon n'a des droits qu'à ma haine;
C'eſt trop flatter la tienne, & de ma faible main
Careſſer le ſerpent qui déchire mon ſein.
Pleure, tonne, gémis, j'y ſuis indifférente,
Je ne verrai dans toi qu'une eſclave imprudente,
Flottant entre la plainte & la témérité,
Sous la puiſſante main de ſon maître irrité.
Je t'aimois malgré toi, l'aveu m'en eſt bien triſte,
Je ne ſuis plus pour toi que la femme d'Egiſte;
Je ne ſuis plus ta mere, & toi ſeule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémiſſant réclamoit la nature,
Que ma fille déteſte, & qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *seule.*

ET c'est ma mere, ô ciel! fut-il jamais pour moi
Depuis la mort d'un pere, un jour plus plein d'effroi!
Hélas j'en ai trop dit: ce cœur plein d'amertume
Répandoit malgré lui le fiel qui le consume;
Je m'emporte, il est vrai, mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglans la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermoit pour lui toute entiere en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mere à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir de ses tristes faveurs
De ramper dans la cour de mes persécuteurs;
Pour lever en tremblant aux Dieux qui me trahissent
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent;
Pour voir avec des yeux, de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon pere, & sur son trône assis,
Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,
Qui m'ôte encor ma mere & me prive d'Oreste.

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHere Electre, appaisez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joye.

ELECTRE.

Au comble du malheur
Quelle funeste joye à nos cœurs étrangere!

IPHISE.

Espérons.

ELECTRE.

Non, pleurez; si j'en crois une mere,

Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah! si j'en crois mes yeux,
Oreste vit encor, Oreste est en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux! Oreste? lui? seroit-il bien possible?
Ah! gardez d'abuser une ame trop sensible...
Oreste, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un songe flatteur
Ne me présentez pas la dangereuse erreur:
Oreste... Poursuivez: je succombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'espérance & de crainte...

IPHISE.

Ma sœur, deux inconnus qu'à travers mille morts,
La main d'un Dieu, sans doute, a jettés sur ces bords;
Recueillis par les soins du fidéle Pammene;
L'un des deux....

ELECTRE.

Je me meurs, & me soutiens à peine;
L'un des deux...

IPHISE.

Je l'ai vû; quel feu brille en ses yeux!
Il avoit l'air, le port, le front des demi-Dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troye;
La même majesté sur son front se déploye;
A mes avides yeux soigneux de s'arracher,
Chez Pammene en secret il semble se cacher:
Interdite, & le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné,
Je l'ai vû ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, & c'est-là ma plus ferme espérance,
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frere, qu'un héros,
Suscité pas les Dieux pour le salut d'Argos,
Auroit osé braver ce tiran redoutable?
C'est oreste, sans doute: il en est seul capable;
C'est lui, le ciel l'envoye, il m'en daigne avertir;
C'est l'éclair qui paraît; la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois ; j'attends tout : mais n'est-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilege ?
Allons. De mon bonheur il me faut assurer,
Ces étrangers.... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammene m'avertit, Pammene nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure ;
Il y va de ses jours.

ELECTRE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Non : vous êtes trompée, & le Ciel nous trahit.
Mon frere, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauverent sa vie,
Il eût porté la joye à ce cœur désolé ;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous auroit parlé.
Ce fer vous rassuroit, & j'en suis allarmée !
Une mere cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vû dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance ;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance !
Pammene à mes transports pourra-t-il résister ?
Il faut qu'il parle, allons ; rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez ; songez qu'un maître impitoyable
Nous obséde, nous suit d'un oeil inévitable.
Si mon frere est venu nous l'allons découvrir ;
Ma sœur, en lui parlant nous le faisons périr :
Et si ce n'est pas lui, notre recherche est vaine,
Irrite nos tyrans, met en danger Pammene.
Venez à ce tombeau, vous pouvez l'honorer,
Et l'on ne vous a pas deffendu d'y pleurer ;
Cet étranger, ma sœur, y peut paraître encore ;
C'est un asile sûr ; & ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuse les rigueurs,
Pourra le rendre encor à vos cris, à mes pleurs :
Venez.

ELECTRE.

De quel espoir ma douleur est suivie !
Ah si vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

Un esclave dans l'enfoncement qui porte une urne & une épée.

PAMMENE.

Que béni soit le jour si long-tems attendu,
Où le fils de mon maître à nos larmes rendu
Vient, digne de sa race & de sa destinée,
Venger d'Agamemnon la cendre profanée.
Je crains que le tyran, par son trouble averti,
Ne détourne un destin déja trop pressenti:
Il n'a fait qu'entrevoir & son juge & son maître,
Et sa rage a déja semblé le reconnaîttre;
Il s'informe, il s'agite, il veut sur-tout vous voir;
Vous-même vous mêlez la crainte à mon espoir.
De vos ordres sacrés exécuteur fidéle,
Je sonde les esprits, j'encourage leur zéle;
Des sujets gémissans consolant la douleur,
Je leur montre de loin leur maître & leur vengeur,
La race des vrais rois tôt ou tard est chérie:
Le cœur s'ouvre aux grands noms d'Oreste & de patrie;
Tout semble autour de moi sortir d'un long sommeil;
La vengeance assoupie est au jour du réveil,
Et le peu d'habitans de ces tristes retraites
Leve les mains au ciel, & demande où vous êtes.
Mais je frémis de voir Oreste en ce désert,
Sans armes, sans soldats, prêt d'être découvert.
D'un barbare ennemi l'active vigilance
Peut prévenir d'un coup votre juste vengeance;
Et contre ce tyran sur le trône affermi,
Vous n'amenez, helas, qu'Oreste & son ami.

PILADE.

C'est assez, & du ciel je reconnais l'ouvrage:
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage:
Il veut seul accomplir ses augustes desseins,
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance;

Tantôt trompant la terre & frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la seule amitié.

ORESTE.

Avec un tel secours Oreste est sans allarmes,
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.

PILADE.

Prend garde, cher Oreste, à ne pas t'égarer
Au sentier qu'un Dieu même a daigné te montrer;
Prend garde à tes sermens, à cet ordre suprême
De cacher ton retour à cette sœur qui t'aime:
Ton repos, ton bonheur, ton régne est à ce prix;
Commande à tes transports, dissimule, obéis,
Il la faut abuser encor plus que sa mere.

PAMMENE.

Remerciez les Dieux de cet ordre sévere;
A peine j'ai trompé ses transports indiscrets,
Déja portant par-tout ses pleurs & ses regrets,
Appellant à grands cris son vengeur & son frere,
Et courant sur vos pas dans ce lieu solitaire,
Elle m'interrogeoit & me faisoit trembler;
La nature en secret sembloit lui révéler,
Par un pressentiment trop tendre & trop funeste,
Que le ciel en ses bras remet son cher Oreste;
Son cœur trop plein de vous ne peut se contenir.

ORESTE.

Quelle contrainte! ô Dieux! puis-je la soutenir?

PILADE.

Vous balancez; songez aux menaces terribles
Que vous faisoient ces Dieux, dont les secours sensibles
Vous ont rendu la vie au milieu du trépas;
Contre leurs volontés si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale:
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, dans ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Quel est donc, cher ami, le destin qui nous guide?
Quel pouvoir invincible à tous nos pas préside?
Moi sacrilége! moi, si j'écoute un instant
La voix du sang qui parle à ce cœur gémissant!
O justice éternelle! abîme impénétrable!
Ne distinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix,
Qui trahit la nature, ou qui céde à sa voix?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître?
Le ciel ne nous doit rien quand il nous donne l'être.

J'obéis.... Je me tais.... Nous avons apporté
Cette urne, cet anneau, ce fer ensanglanté;
Il suffit; offrons-les loin d'Electre affligée,
Allons, je la verrai quand je l'aurai vengée.

à Pammene.

Va préparer les cœurs au grand événement
Que je dois consommer, & que la Grece attend;
Trompe sur-tout Egiste & ma coupable mere,
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagere;
Si pourtant une mere a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits.
Va. Nous les attendrons tous deux à leur passage.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PILADE *de l'autre, avec l'Esclave qui porte l'urne & l'épée.*

ELECTRE *à Iphise.*

L'Espérance trompée accable & décourage.
Un seul mot de Pammene a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
Ce jour faible & tremblant qui consoloit ma vuë
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répanduë.
Ah, la vie est pour nous un cercle de douleurs.

ORESTE *à Pilade.*

Quelle est cette Princesse & cette esclave en pleurs?

IPHISE *à Electre.*

D'une erreur trop flatteuse ô suite trop cruelle!

ELECTRE.

Oreste, cher Oreste, en vain je vous appelle,
En vain pour vous revoir j'ai prolongé mes jours.

ORESTE.

Quels accens! elle appelle Oreste à son secours.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces Etrangers.

ELECTRE *à Iphise.*

Que ses traits m'ont frappée!
Hélas! ainsi que vous j'aurois été trompée.

à Oreste.

Eh, qui donc êtes-vous, Etrangers malheureux?
Et qu'osez-vous chercher sur ce rivage affreux?

PILADE.

Nous attendons ici les ordres, la présence
Du Roi qui tient Argos sous son obéissance.

ELECTRE.

Qui, du Roi ? Quoi ! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon !

ORESTE.

Cher Pilade, à ces mots, aux douleurs qui la pressent,
Aux pleurs qu'elle répand, tous mes troubles renaissent.
Ah ! c'est Electre.

ELECTRE.

Hélas ! vous voyez qui je suis,
On reconnoît Electre à ses affreux ennuis....

IPHISE.

Du vainqueur d'Ilion voilà le triste reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Ciel ! soutiens mon courage.

ELECTRE.

Eh, que demandez-vous
Au tyran dont le bras s'est déployé sur nous ?

PILADE.

Je lui viens annoncer un destin trop propice.

ORESTE.

Que ne puis-je du vôtre adoucir l'injustice !
Je vous plains toutes deux, je déteste un devoir
Qui me force à combler votre long désespoir.

IPHISE.

Seroit-il donc pour nous encor quelque infortune ?

ELECTRE.

Parlez, délivrez-moi d'une vie importune.

PILADE.

Oreste...

ELECTRE.

Eh bien, Oreste ?

ORESTE.

Où suis-je !

IPHISE *en voyant l'urne.*

Dieux vengeurs !

ELECTRE.

Cette cendre. On se tait... Mon frere... je me meurs !

IPHISE.

Il n'est donc plus ? Faut-il voir encor la lumiére !

ORESTE *à Pilade.*

Elle semble toucher à son heure derniere,
Ah ! pourquoi l'ai-je vue, impitoyables Dieux !

à ce-

à celui qui porte l'urne.

Otez ce monument, gardez pour d'autres yeux
Cette urne dont l'aspect....

ELECTRE *revenant à elle & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire !
Ah ! ne m'en privez pas, & devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains,
Ces restes échappés à des Dieux i humains.
Donnez.

Elle prend l'urne & l'embrasse.

ORESTE.

Que faites-vous ? cessez.

PILADE.

Le seul Egiste
Dût recevoir de nous ce monument si triste.

ELECTRE.

Qu'entens-je ! ô nouveau crime ! ô désastres plus grands !
Les cendres de mon frere aux mains de mes tyrans !
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée ?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame dechirée,
Ne peut plus....

ELECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs !
Au nom du fils des Rois, au nom des Dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses,

ORESTE.

Ah Dieux !....

ELECTRE.

Si vous plaignez son trépas & ma mort,
Répondez-moi, comment avez-vous sçu son sort ?
Etiez-vous son ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous sur-tout dont les traits.... Vos bouches sont muettes ;
Quand vous m'assassinez vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop, & les Dieux sont trop bien obéis

ELECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles ?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces présens douloureux que ta pitié m'a faits ;
C'est Oreste, c'est lui.... Vois sa sœur expirante

L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante,

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre....

ELECTRE.

Eh bien.

ORESTE.

Je dois.

PILADE.

Ciel!

ELECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Apprenez.

SCENE III.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ORESTE, PILADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, GARDES.

EGISTE.

Quel ſpectacle! ô fortune à mes loix aſſervie!
Pammene, il eſt donc vrai! mon rival eſt ſans vie:
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit!

EGISTE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

On prend l'urne des mains d'Electre.

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte.
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,
Joins le pere aux enfans, joins le frere à la ſœur;
Monſtre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes;
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mere trop inhumaine, ils ſont dignes de vous.

Iphiſe l'emmene.

SCENE IV.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ORESTE, PILADE, GARDES.

CLITEMNESTRE.

Que me faut-il entendre ?

EGISTE.

Elle en sera punie.
Qu'elle se plaigne au ciel, ce ciel me justifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis:
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zéle & le courage.

ORESTE.

C'est nous-même. Et j'ai dû vous offrir ces présens,
D'un important trépas gages intéressans,
Ce glaive, cet anneau.... Vous devez le connoître;
Agamemnon l'avoit quand il fut votre maître.

CLITEMNESTRE.

Quoi! ce seroit par vous qu'au tombeau descendu....

EGISTE.

Si vous m'avez servi, le prix vous en est dû.
De quel sang êtes-vous? qui vois-je en vous paraître?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu.... Seigneur, il pourra l'être.
Mon pere aux champs Troyens a signalé son bras
Aux yeux de tous ces Rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces tems de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont suivi la victoire.
Ma mere m'abandonne, & je suis sans secours;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de pere:
J'ai recherché l'honneur & bravé la misere.
Seigneur, tel est mon sort.

EGISTE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce Prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achemore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

EGISTE.

Mais le Roi d'Epidaure avoit proscrit ses jours;

D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours ?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts secrets, Seigneur, m'avoient conduit:
Cet ami les connut, il en fut seul instruit.
Sans implorer des Rois je venge ma querelle.
Je suis loin de venter ma victoire & mon zéle,
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi,
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve est devant moi....
Peut-être je la sers, peut-être je l'offense:
Il ne m'appartient pas de braver sa présence.
Souffrez.

EGISTE.

Non, demeurez.

CLITEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur.
Cette urne, ce récit me remplissent d'horreur.
Le ciel veille sur vous, il soutient votre empire,
Rendez grace & souffrez qu'une mere soupire.

ORESTE.

Madame... J'avois crû que proscrit dans ces lieux,
Le fils d'Agamemnon vous étoit odieux.

CLITEMNESTRE.

Je ne vous cache point qu'il me fut redoutable.

ORESTE.

A vous ?

CLITEMNESTRE.

Il étoit né pour devenir coupable.

ORESTE.

Envers qui ?

CLITEMNESTRE.

Vous sçavez qu'errant & malheureux
De haïr une mere il eut le droit affreux.
Né pour souiller sa main du sang qui l'a fait naître....
Tel fut le sort d'Oreste & son dessein peut-être:
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés;
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui lui, Madame ? un fils armé contre sa mere ?
Ah, qui peut effacer ce sacré caractére !
Il respectoit son sang.... peut-être il eût voulu....

CLITEMNESTRE.

Ah ciel!

EGISTE.

Que dites-vous ? où l'aviez-vous connu ?

PILADE.

Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent ;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent :
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui... j'y sçus son dessein.

EGISTE.

Eh bien, quel étoit-il ?

ORESTE.

De vous percer le sein.

EGISTE.

Je connaissais sa rage, & je l'ai méprisée.
Mais de ce nom d'Oreste Electre autorisée
Sembloit tenir encor tout l'état partagé ;
C'est d'Electre sur-tout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses :
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgeuil, & de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance ;
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuse
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLITEMNESTRE.

Qui moi, je souffrirois ?

EGISTE.

Eh Madame, en ce jour
Défendez-vous encore ce sang qui vous déteste ?
N'épargnez point Electre, ayant proscrit Oreste.

à Oreste.

Vous... Laissez cette cendre à mon juste courroux.

ORESTE.

J'accepte vos présens ; cette cendre est à vous.

CLITEMNESTRE.

Non : c'est pousser trop loin la haine & la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Osons-nous préparer ce festin sanguinaire
Entre l'urne du fils & la tombe du pere ?
Osons-nous appeller à nos solemnités
Les Dieux de ma famille à qui vous insultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funeste

Le sang de Clitemnestre au meurtrier d'Oreste ?
Non, trop d'horreur ici s'obstine à me troubler ;
Quand je connais la crainte, Egiste peut trembler.
Ce meurtrier m'accable, & je sens que sa vue
A porté dans mon cœur un poison qui me tue.
Je céde & je voudrois, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, & s'il se peut à moi.

Elle sort.

EGISTE *à Oreste.*

Demeurez. Attendez que le tems la désarme.
La nature un moment jette un cri qui l'allarme ;
Mais bien-tôt dans un cœur à la raison rendu
L'intérêt parle en maître, & seul est entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De son couronnement & de mon hymenée.

à sa suite.

Et vous ;... dans Epidaure allez chercher mon fils,
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE V.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Va, tu verras Oreste à tes pompes cruelles ;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PILADE.

Dans tous ces entretiens que j'ai tremblé pour vous !
J'ai craint votre tendresse & plus votre courroux ;
Dans ses émotions j'ai vû votre ame altiére
A l'aspect du tyran s'élançant toute entiére ;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah Clitemnestre encor trouble plus mon courage ;
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage !
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son ame excitoit mon récit ?
Je les éprouvois tous : ma voix étoit tremblante,
Ma mere en me voyant s'effraye, & m'épouvante ;
Le meurtre de mon pere, & mes sœurs à venger,
Un barbare à punir, la Reine à ménager,
Electre, mon tiran, mon sang qui se souléve ;
Que de tourmens secrets ! ô Dieu terrible achéve !

Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance & que prévient mon cœur.
Quand pourrai-je ſervir ma tendreſſe & ma haine,
Mêler le ſang d'Egiſte aux cendres de Pliſténe;
Immoler ce tyran, le montrer à ma ſœur
Expirant ſous mes coups pour la tirer d'erreur?

SCENE VI.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE.

QU'as-tu fait chez Pammene? as-tu quelque eſpérance?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vû dans ces lieux votre pere égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont aſſiégé.

ORESTE.

Comment?

PILADE.

Quoi, pour Oreſte aurai-je à craindre encore?

PAMMENE.

Il arrive à l'inſtant un courier d'Epidaure,
Il eſt avec Egiſte; il glace mes eſprits;
Egiſte eſt informé de la mort de ſon fils.

PILADE.

Ciel!

ORESTE.

Sçait-il que ce fils élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon eſt tombé la victime?

PAMMENE.

On parle de ſa mort, on ne dit rien de plus.
Mais de nouveaux avis ſont encore attendus.
On ſe tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ſes tyrans la Gréce eſt délivrée;
Egiſte avec la Reine en ſecret renfermé
Ecoute ce récit qui n'eſt pas confirmé:
Et c'eſt ce que j'apprends d'un ſerviteur fidéle,
Qui pour le ſang des Rois comme moi plein de zéle,
Gémiſſant & caché, traîne encore ſes vieux ans
Dans un ſervice ingrat à la cour des tirans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté le prémices;
Mes mains ont commencé mes juſtes ſacrifices;

Les Dieux permettront-ils que je n'achéve pas ?
Cher Pilade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras ?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colére,
M'ont-ils donné le fils pour me livrer au pere ?
Marchons, notre péril doit nous déterminer ;
Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur Roi sçauront du moins mourir.
Il en est, j'en réponds, cachés dans ces asiles,
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

PILADE.

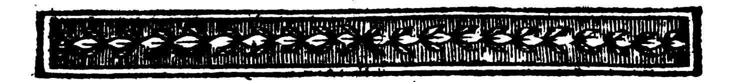
Allons, & si les noms d'Oreste & de sa sœur ;
Si l'indignation contre l'Usurpateur,
Le tombeau de ton pere & l'aspect de sa cendre,
Les Dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre,
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te sont consacrés :
Nous périrons unis, c'est l'espoir qui me reste ;
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

ORESTE.

Ciel ne frappe que moi, mais daigne en ta pitié
Protéger son courage, & servir l'amitié !

Fin du troisiéme Acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

DE Pammene, il est vrai, l'adroite vigilance,
D'Egiste, pour un tems, trompe la défiance ;
On lui dit que les Dieux, de Tantale ennemis,
Frappoient en même tems les derniers de ses fils.
Peut-être que le Ciel qui pour nous se déclare,
Repand l'aveuglement sur les yeux d'un barbare.
Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur,
Où ma main frémissante offrit ce fer vengeur ;
Ce fer est enlevé par des mains sacriléges.
L'asile de la mort n'a plus de priviléges ;
Et je crains que ce glaive à mon tyran porté,
Né lui donne sur nous quelque affreuse clarté.
Précipitons l'instant où je veux le surprendre.

PILADE.

Pammene veille à tout, sans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vû dans ces bois écartés,
Le peu de vos sujets, à vous suivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons... Pilade : ah Ciel ! ah ! trop barbare loi !
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi.
Quoi j'abandonne Electre à sa douleur mortelle !

PILADE.

Tu l'as juré, poursuis, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te servir :
Les yeux de tes tyrans sont tous prêts de s'ouvrir ;
Renferme cette amour & si sainte & si pure ;
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?
Ah ! de quels sentimens te laisses-tu troubler ?
Il faut venger Electre, & non la consoler.

ORESTE.

Pilade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PILADE.

Ses pas sont épiés ; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement :
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PILADE.

ELECTRE.

Le perfide... il échape à ma vûe indignée.
En proye à ma fureur, & de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.

à Pilade.

Toi qui sembles frémir, & qui n'oses me voir !
Toi, compagnon du crime, apprend-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare ;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné ?

PILADE.

Il remplit un devoir par le Ciel ordonné ;
Il obéit aux Dieux ; imitez-le, Madame ;
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame ;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connoissent pas :
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire ;
Il accable de fers, il éléve à l'Empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux ;
Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux,
Soumettez-vous, c'est tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Ses discours ont accru la fureur qui m'inspire.
Que veut-il ? prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir ?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frere,
N'avoient donc pû combler ma profonde misere !
Après quinze ans de maux & d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers.

Et pressée en tout tems d'une main meurtriere,
Servir tous les bourreaux de ma famille entiére!
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposoit en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne, & mes justes efforts!
Egiste, m'a-t-on dit, s'enferme avec la Reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scene;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux soins;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins;
Je ne peux me baigner dans le sang des deux traîtres:
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Je suis loin de blâmer des douleurs que je sens,
Mais souffrez mes raisons dans vos emportemens;
Tout parle ici d'Oreste; on prétend qu'il respire,
Et le trouble du Roi semble encor nous le dire.
Vous avez vû Pammene avec cet étranger,
Lui parler en secret, l'attendre, le chercher;
Pammene de nos maux consolateur utile,
Au milieu des regrets vieilli dans cet asile,
Jusqu'à tant de bassesse a-t-il pû s'oublier?
Est-il d'intelligence avec le meurtrier?

ELECTRE.

Que m'importe, un vieillard qu'on aura pû séduire!
Tout nous trahit, ma sœur, tout sert à m'en instruire;
Ce cruel étranger lui-même avec éclat
Ne s'est-il pas vanté de son assassinat?
Egiste au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats
Dont vous osez douter quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son pere?
Ma sœur, ah si jamais Electre vous fut chére,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment;
Il faut qu'il soit terrible, il faut qu'il soit sanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammene,
Et si le meurtrier n'est point avec la Reine...
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'assassin de son fils.
On l'a vû partager (& ce crime est croyable)
De son indigne époux la joye impitoyable.
Une mere! ah grands Dieux!... ah je veux de ma main,
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin,

Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injuſtice :
L'aſpect du meurtrier eſt pour elle un ſupplice.
Ma ſœur, au nom des Dieux ne précipitez rien,
Je vais avec Pammene avoir un entretien :
Electre, ou je m'abuſe, ou l'on s'obſtine à taire,
A cacher à nos yeux un important myſtére ;
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excuſable au cœur des malheureux.
On ſe cache de vous, Pammene vous évite,
J'ignore comme vous quel projet il médite :
Laiſſez-moi lui parler, laiſſez-moi vous ſervir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

ELECTRE *ſeule.*

MEs tyrans, de Pammene ont vaincu la faibleſſe ;
Le courage s'épuiſe, & manque à la vieilleſſe.
Que peut contre la force, un vain reſte de foi ?
Pour moi, pour ma vengeance il ne reſte que moi.
Eh bien, c'en eſt aſſez : mes mains déſeſpérées,
Dans ce grand abandon ſeront plus aſſurées.
Euménides venez, ſoyez ici mes Dieux ;
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
En ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes !
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi ;
Venez avec la mort qui marche avec l'effroi :
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent ;
Oreſte, Agamemnon, Electre vous appellent !
Les voici, je les vois, & les vois ſans terreur,
L'aſpect de mes tyrans m'inſpiroit plus d'horreur.
Ah ! le barbare approche ; il vient : ſes pas impies
Sont à mes yeux vengeurs, entourés des Furies ;
L'enfer me le déſigne, & les livre à mon bras.

SCENE. V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

OU ſuis-je ? C'eſt ici qu'on adreſſa mes pas,
O ma patrie, ô terre à tous les miens fatale,
Redoutable berceau des enfans de Tantale;
Famille des héros & des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang ſeront-ils éternels !
L'horreur qui regne ici m'environne & m'accable.
De quoi ſuis-je puni ? de quoi ſuis-je coupable ?
Au ſort de mes ayeux ne pourrai-je échapper ?

ELECTRE *avançant un peu du fond du Théâtre.*

Qui m'arrête ! & d'où vient que je crains de frapper ?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici ſe fait entendre ?
Pere, époux malheureux, chére & terrible cendre;
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon ?

ELECTRE.

Juſte Ciel ! eſt-ce à lui de prononcer ce nom ?
D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui ſoupire;
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?
Qu'importe des remords à l'horreur où je ſuis !

Elle avance vers Oreſte.

Le voilà ſeul, frappons... meurs... traître... je ne puis...

ORESTE.

Ciel ! Electre eſt-ce vous, furieuſe, tremblante ?

ELECTRE.

Ah je croi voir en vous un Dieu qui m'épouvante !
Aſſaſſin de mon frere, oui j'ai voulu ta mort,
J'ai fait pour te frapper un impuiſſant effort :
Ce fer m'eſt échapé, tu braves ma colere,
Je céde à ton génie, & je trahis mon frere.

ORESTE.

Ah ! loin de le trahir... où me ſuis-je engagé ?

ELECTRE.

Si-tôt que je vous vois tout mon cœur eſt changé.
Quoi ! c'eſt vous qui tantôt me rempliſſiez d'allarmes ?

ORESTE.

C'eſt moi qui de mon ſang voudrais payer vos larmes.

ELECTRE.

Le nom d'Agamemnon vient de vous échaper.
Juste Ciel ! à ce point ai-je pû me tromper ?
Ah, ne me trompez plus, parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allois entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

O sœur du tendre Oreste ! évitez-moi, tremblez !

ELECTRE.

Pourquoi ?

ORESTE.

Cessez... Je suis... Gardez qu'on ne vous voye !

ELECTRE.

Ah vous me remplissez de terreur & de joye !

ORESTE.

Si vous aimez un frere.

ELECTRE.

Oui je l'aime, oui je crois
Voir les traits de mon pere, entendre encor sa voix ;
La nature nous parle, & perce ce mystére,
Ne lui resistez pas : oui vous êtes mon frere,
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse ; hélas !
Cher Oreste, & ta sœur a voulu ton trépas !

ORESTE *en l'embrassant.*

Le Ciel menace en vain, la nature l'emporte,
Un Dieu me retenoit, mais Electre est plus forte.

ELECTRE.

Il t'a rendu ta sœur & tu crains son courroux !

ORESTE.

Ses ordres menaçans me déroboient à vous.
Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse ?

ELECTRE.

Ta faiblesse est vertu, partage mon yvresse ;
A quoi m'exposois-tu, cruel, à t'immoler ?

ORESTE.

J'ai trahi mon serment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'est le secret des Dieux.

ELECTRE.

C'est moi qui te l'arrache,
Moi qu'un serment plus saint, à leur vengeance attache ;
Que crains-tu ?

ORESTE.

Les horreurs où je suis destiné,

Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ELECTRE.

Ce sang va s'épurer, viens punir le coupable ;
Les oracles, les Dieux, tout nous est favorable ;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

Ah ! venez, & joignez tous vos transports aux miens !
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frere.

PILADE *à Oreste.*

Quoi ! vous avez trahi ce dangereux mystére ?
Pouvez-vous ?...

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des loix que je puisse accomplir.

ELECTRE *à Pilade.*

Quoi vous lui reprochez de finir ma misére ?
Cruels, par quelle loi, par quel ordre sévére,
De mes persécuteurs prenant les sentimens,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassemens ?
A quoi m'exposiez-vous ? Quelle rigueur étrange...

PILADE.

Je voulois le sauver, qu'il vive & qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés ;
On entend vos soupirs, & vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître ; il étoit secondé ;
Tout étoit prêt, Madame, & tout est hasardé.

ELECTRE.

Mais Egiste en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyoit de mon sang altérée ?

à Oreste.

Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi ?
Oui vous êtes mon maître ; Egiste est obéi ;
Du barbare une fois la volonté m'est chere !
Tout est ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire ;
Egiste est allarmé, redoutez son transport ;

Ses ſoupçons bien ſouvent ſont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PILADE *à Pammene.*

Va, cours, ami fidéle & ſage,
Raſſemble tes amis, achéve ton ouvrage.
Les momens nous ſont chers: il eſt tems d'éclater.

SCENE VII.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PILADE. GARDES.

EGISTE.

Miniſtres de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traitres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il regnoit d'autres maîtres,
Qui connaiſſoient les droits de l'hoſpitalité.

PILADE.

Egiſte, contre toi qu'avons-nous attenté?
De ce héros au moins reſpecte la jeuneſſe.

EGISTE.

Allez, & ſecondez ma fureur vengereſſe:
Quoi donc, à ſon aſpect vous ſemblez tous frémir!
Allez, dis-je, & gardez de me déſobéir:
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez! Oſez-vous bien barbare?
Arrêtez! Le Ciel même eſt de leur ſang avare,
Ils ſont tous deux ſacrés... on les entraîne... ah Dieux!

EGISTE.

Electre, fremiſſez pour vous comme pour eux,
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colere.

SCENE VIII.

ELECTRE, CLITEMNESTRE.

ELECTRE.

Ah daignez m'écouter! & ſi vous êtes mere,
Si j'oſe rappeller vos premiers ſentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens,
D'une douleur ſans borne, effet inévitable:
Hélas! dans les tourmens la plainte eſt excuſable.
Pour ces deux étrangers laiſſez-vous attendrir.

Peut-

Peut-être que dans eux le Ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être en les sauvant tout peut se réparer.

CLITEMNESTRE.

Quel interêt pour eux vous peut donc inspirer?

ELECTRE.

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie,
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le Ciel vous les confie, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous sçaviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une Prêtresse avide,
Du sang des Étrangers fait fumer son autel?
Et bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? ordonnez. J'épouserai Plistène;
Parlez: j'embrasserai cette effroyable chaîne,
Ma mort suivra l'himen; mais je veux l'achever;
J'obéis, j'y consens.

CLITEMNESTRE.

Voulez-vous me braver?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie,
Du malheureux Plistene a terminé la vie?

ELECTRE.

Quoi donc le Ciel est juste? Egiste perd un fils?

CLITEMNESTRE.

De joye à ce discours je vois vos sens saisis!

ELECTRE.

Ah! dans le désespoir où mon ame se noye,
Mon cœur ne peut gouter une funeste joye;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLITEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien; tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Egiste étoit tant allarmé;
Ta bouche est de mon sort l'interprête funeste,
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ELECTRE.

Eh bien s'il étoit vrai! si le Ciel l'eût permis...
Si dans vos mains, Madame, il mettoit votre fils...

CLITEMNESTRE.

O moment redouté! que faut-il que je fasse?

ELECTRE.

Quoi, vous hésiteriez à demander sa grace!

Lui! votre fils! ô Ciel!.... quoi ses périls passés...
Il est mort: c'en est fait, puisque vous balancez.

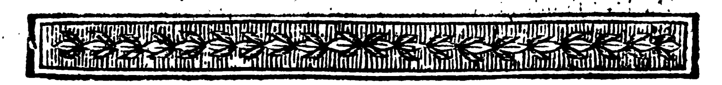
CLITEMNESTRE.

Je ne balance point: va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affoiblir ma bonté maternelle;
Je le prends sous ma garde, il pourra m'en punir....
Son nom seul me prépare un cruel avenir....
N'importe.... je suis mere, il suffit, inhumaine,
J'aime encor mes enfans.... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, Madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel! enfin tes faveurs égalent ton couroux,
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frere,
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mere.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

On m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte:
Je cours; je viens; j'attends; je me meurs dans la crainte:
En vain je tends aux Dieux ces bras chargés de fers:
Iphise ne vient point, les chemins sont ouverts;
La voici, je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Que faut-il que j'espere?
Qu'a-t-on fait? Clitemnestre ose-t'elle être mere?
Ah si... Mais un tiran l'asservit aux forfaits
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits?
En a-t-elle la force? en a-t-elle l'idée?
Parlez. Désespérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espere; mais je crains:
Egiste a des avis, mais ils sont incertains;
Il s'égare, il ne sçait dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste;
Il n'a que des soupçons qu'il n'a point éclaircis;
Et Clitemnestre au moins n'a point nommé son fils:
Elle le voit, l'entend, ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une ame maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Epouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'observois sur son front tout l'effort d'une mere
Qui tremble de parler & qui craint de se taire;
Elle défend les jours de ces infortunés,
Destinés au trépas sitôt que soupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste;
Elle retient le bras de l'implacable Egiste.
Croyez-moi, si son fils avoit été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé;
Oreste n'étoit plus.

ELECTRE.

O comble de misere!
Je le trahis peut-être en implorant ma mere.
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tous tems est funeste en ces lieux;
Je crains également sa voix & son silence,
mais le péril croissoit, j'étois sans espérance.
Que fait Pammene?

IPHISE.

Il a dans nos dangers pressans
Ranimé la lenteur de ses débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle,
Il parle a nos amis, il excite leur zéle;
Ceux même dont Egiste est toujours entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déja murmuré.
J'ai vû de vieux soldats qui servoient sous le pere,
S'attendrir sur le fils & frémir de colere;
Tant aux cœurs des humains la justice & les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands Dieux! si j'avois pu dans ces ames tremblantes,
Enflâmer leurs vertus à peine renaissantes,
Jetter dans leurs esprits trop foiblement touchés
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés:
Si mon frere abordé sur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le secret de sa vie;
Si du moins jusqu'au bout Pammene avoit tenté!...

SCENE III.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, GARDES.

EGISTE.

QU'on saisisse Pammene & qu'il soit confronté
Avec ces étrangers destinés au supplice.
Il est leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils alloient me jetter!
L'un des deux est Oreste, en pouvez-vous douter?

à Clitemnestre.

Cessez de vous tromper, cessez de le défendre.
Je vois tout & trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'est celle de mon fils; un pere gémissant
Tient de son assassin cet horrible présent.

CLITEMNESTRE.

Croyez-vous?....

EGISTE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thieste & d'Atrée;
J'en crois les tems, les lieux marqués par cette mort,
Et ma soif de venger son déplorable sort,
Et les fureurs d'Electre, & les larmes d'Iphise,
Et l'indigne pitié dont votre ame est surprise.
Oreste vit encor & j'ai perdu mon fils!
Le détestable Oreste en mes mains est remis;
Et quel qu'il soit des deux, juste dans ma colere,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mere.

CLITEMNESTRE.

Eh bien, ce sacrifice est horrible à mes yeux.

EGISTE.

A vous!

CLITEMNESTRE.

Assez de sang a coulé dans ces lieux;
Je prétends mettre un terme aux cours des homicides,
A la fatalité du sang des Pélopides.
Si mon fils après tout n'est pas entre vos mains,
Pourquoi verser du sang sur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence?
Seigneur, si c'est mon fils j'embrasse sa défense;
Oui, j'obtiendrai sa grace, en dussai-je périr.

EGISTE.

Je dois la refuser afin de vous servir.

Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite;
L'un des deux est Oreste, & tous deux vont périr;
Je ne peux balancer, je n'ai point à choisir:
A moi, soldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi! sa famille entiére
Perdra-t-elle à vos pieds ses cris & sa priere?

Elle se jette à ses pieds.

Avec moi, chere Electre, embrassez ses genoux;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduisez-vous?
Quel affront pour Oreste & quel excès de honte!
Elle me fait horreur.... eh bien je la surmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la bassesse & l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurois fait pour moi.

Sans se mettre à genoux.

Cruel, si ton couroux peut épargner mon frere,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon pere:)
Mais je pourrois du moins, muette à ton aspect,
Me forcer au silence & peut-être au respect.
Que je demeure esclave & que mon frere vive.

EGISTE.

Je vais frapper ton frere & tu vivras captive,
Ma vengeance est entiere. Au bord de son cercueil,
Je te vois sans effet abaisser ton orgueil.

CLITEMNESTRE.

Egiste, c'en est trop, c'est trop braver, peut-être,
Et la veuve & le sang du Roi qui fut ton maître;
Je défendrai mon fils, & malgré tes fureurs
Tu trouveras sa mere encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu? ta grandeur que rien ne peut détruire,
Oreste en ta puissance & qui ne peut te nuire,
Electre enfin soumise & prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir!
Va, de tes cruautés je fus assez complice,
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice;
Faut-il pour t'affermir dans ce funeste rang
T'abandonner encor le plus pur de mon sang?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide!
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du pere, à l'aspect de ses Dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grece & pesant à moi-même!

Je t'aimai, tu le sçais, c'est un de mes forfaits,
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits;
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares:
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares:
J'arrêterai ton bras levé pour le verser:
Tremble, tu me connais.... tremble de m'offenser;
Nos nœuds me sont sacrés & ta grandeur m'est chere;
Mais Oreste est mon fils, arrête & crains sa mere.

ELECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, Madame, jamais
Le fonds de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans & mon pere.

EGISTE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans
Arrêteroient mes coups par des cris menaçans!
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuse,
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui, juste ciel.... obéissez, courez,
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCENE IV.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur?

EGISTE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui?

CLITEMNESTRE.

Mon fils?

ELECTRE.

Mon frere?

EGISTE.

Eh bien, est-il puni?

DIMAS.

Paroissez; c'est à vous, Seigneur, d'être obéi;
Oreste s'est nommé dès qu'il a vu Pammene.
Pilade, cet ami qui partage sa chaîne,

Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon;
Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

EGISTE.

Allons, je vais paraître & presser leur supplice.
Qui n'ose me venger sentira ma justice.
Vous, retenez ses sœurs; & vous, suivez mes pas,
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas;
Quels mortels & quels Dieux pourroient sauver Oreste
Du pere de Plistene & du fils de Thieste!

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

SUivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage,
De Clitemnestre enfin déployez le courage;
Volez, conduisez-nous.

CLITEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine & retiennent vos pas;
Demeurez, c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours & d'Oreste & d'Egiste;
Je suis épouse & mere, & je veux à la fois,
(Si j'en peux être digne) en remplir tous les droits.

Elle sort.

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

AH! le Dieu qui nous perd, en sa rigueur persiste;
En défendant Oreste elle ménage Egiste;
Les cris de la pitié, du sang & des remords
Seront contre un tiran d'inutiles efforts.
Egiste furieux & brulant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense;
Il condamne, il est maître, il frappe, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pû le prier avant que de mourir!

Je descends dans la tombe avec cette infâmie;
Avec le désespoir de m'être démentie!
J'ai supplié ce monstre, & j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se ventoit Pammene,
Ces peuples dont Egiste a soulevé la haine,
Ces Dieux qui de mon frere armoient le bras vengeur,
Et qui lui défendoient de consoler sa sœur;
Ces filles de la nuit dont les mains infernales
Secouoient leurs flambeaux sous ces voutes fatales?
Quoi! la nature entiere, en ce jour de terreur,
Paroissoit à ma voix s'armer en ma faveur:
Et tout est pour Egiste & mon frere est sans vie,
Et les Dieux, les mortels, & l'enfer m'ont trahie!

SCENE VII.

ELECTRE, PILADE, IPHISE.

ELECTRE.

En est-ce fait, Pilade?

PILADE.

Oui, tout est accompli;
Tout change, Electre est libre, & le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment.

PILADE.

Oreste régne, & c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes Dieux!

ELECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie;
Oreste? est-il possible?

PILADE.

Oreste tout-puissant
Va venger sa famille & le sang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospere?

PILADE.

Son courage, son nom, le nom de votre pere,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la justice, un Dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiste on amenoit à peine,
Pour mourir avec nous, le fidéle Pammene;
Tout un peuple suivoit, morne, glacé d'horreur;

J'en-

J'entrevoyois sa rage à travers sa terreur;
La garde retenoit leurs fureurs interdites;
Oreste se tournant vers ses fiers satelites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos Rois:
L'osez-vous? A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brilloit la majesté suprême,
Nous avons tous crû voir Agamemnon lui-même,
Qui perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenoit en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émût, l'amitié persuade;
On respecte les nœuds d'Oreste & de Pilade;
Des soldats avançoient pour nous envelopper,
Ils ont levé le bras, & n'ont osé frapper:
Nous sommes entourés d'une foule attendrie,
Le zéle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste étoit porté.
Egiste avec les siens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, & voit son maître.
J'ai vû tout son orgueil à l'instant disparaître,
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple! ô justice suprême!
Des fers que nous portions il est chargé lui-même;
La seule Clitemnestre accompagne ses pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux; & d'un front intrépide,
A la fureur commune enléve le perfide,
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,
Et conjure son fils d'épargner son époux:
Oreste parle au peuple, il respecte sa mere,
Il remplit les devoirs & de fils & de frere:
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'est un Roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frere;
Voyons Oreste heureux & consolons ma mere.

ELECTRE.

Quel bonheur inoui par les Dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PILADE *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles,
Fers tombez de ses mains, le sceptre est fait pour elle.

On lui ôte ses chaines.

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

Ah Pammene ! où trouver mon frere, mon vengeur,
Pourquoi ne vient-il pas ?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Est destiné, Madame, à ce grand sacrifice
Que la cendre d'un pere attend de sa justice :
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel
Où sa main doit verser le sang du criminel ;
Daignez l'attendre ici tandis qu'il venge un pere.
Ce devoir redoutable est juste & nécessaire.
Mais ce spectacle horrible auroit souillé vos yeux ;
Vous connaissez les loix qu'Argos tient de ses Dieux :
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes
Avant le tems prescrit, pressent ses mains sanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clitemnestre en ce comble d'horreur ?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clitemnestre en proye à sa fureur,
De son indigne époux défend encor la vie ;
Elle oppose à son fils une main trop hardie.
Pour ce grand criminel qui touche à son trépas,
Elle demande grace & ne l'obtiendra pas.
On dit que dans ce trouble on voit les Eumenides
Sourdes à la priere, & de meurtres avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste en appellant la mort.

IPHISE.

Jour terrible & sanglant, soyez un jour de grace ;
Terminez les malheurs attachez à ma race.
Ah ma sœur ! ah Pilade ! entendez-vous ces cris ?

ELECTRE.

C'est ma mere !

PAMMENE.

Elle-même.

CLITEMNESTRE *derriere la scéne.*

Arrête !

IPHISE.

Ciel !

CLITEMNESTRE.

Mon fils !

ELECTRE.

Il frappe Egiſte. Acheve, & ſois inéxorable ;
Venge-nous, venge-la ; tranche un nœud ſi coupable ;
Immole entre ſes bras cet infâme aſſaſſin.
Frappe, dis-je.

CLITEMNESTRE.

Mon fils... j'expire de ta main.

PILADE.

O deſtinée !

IPHISE.

O crime !

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frere !
Quel forfait a puni les forfaits de ma mere !
Jour à jamais affreux.

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre entr'ouvre-toi ;
Clitemneſtre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous ſuis aux enfers, éternelles victimes ;
Je diſpute avec vous de tourmens & de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel ?

ORESTE.

Elle a voulu ſauver...
Et les frappant tous deux... Je ne puis achever...

ELECTRE.

Quoi ! de la main d'un fils ! quoi, par ce coup funeſte
Vous ?

ORESTE.

Non, ce n'eſt pas moi ; non ce n'eſt point Oreſte ;
Un pouvoir effroyable a ſeul conduit mes coups.
Exécrable inſtrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un pere,
Banni du monde entier par celui de ma mere,
Patrie, états, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout eſt perdu pour moi !
Soleil qu'épouvanta cette affreuſe contrée,
Soleil qui reculas pour le feſtin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats !
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas ?
Eh bien, Dieux de l'enfer, puiſſance impitoyable,
Dieux qui me puniſſez, qui m'avez fait coupable,

Eh bien, quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez!
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la Prêtresse homicide
Qui n'offre que du sang à des Dieux en courroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur justice & leur haine.

PILADE.

Je te suivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du courroux des Dieux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

---

* *Quoique cette catastrophe, imitée de Sophocle, soit sans aucune comparaison plus théâtrale & plus tragique que l'autre maniere dont on a joué la fin de la piéce, cependant j'ai été obligé de préférer sur le théâtre cette seconde leçon, toute faible qu'elle est, à la premiere. Rien n'est plus aisé & plus commun parmi nous, que de jetter du ridicule sur une action théâtrale à laquelle on n'est pas accoutumé. Les cris de Clitemnestre qui faisaient frémir les Athéniens, auroient pû sur un théâtre mal construit & confusément rempli de jeunes gens, faire rire des Français, & c'est ce que prétendoit une cabale un peu violente. Cette action théâtrale a fait beaucoup d'effet à Versailles, parce que la scéne, quoique trop étroite, étoit libre, & que le fonds plus raproché, laissoit entendre Clitemnestre avec plus de terreur, & rendoit sa mort plus présente; mais je doute que l'exécution eût pû réussir à Paris.*

Voici donc la maniere dont on a gâté la fin de la Piéce de Sophocle.

On dit que dans ce trouble on voit les Eumenides
Sourdes à la priere, & de vengeance avides;
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste en appellant la mort.

IPHISE.

Il vient; il est vengé; je le vois.

ELECTRE.

Cher Oreste,
Je peux vous embrasser: Dieux! quel accueil funeste,
Quels regards effrayans.

ORESTE.

O terre entr'ouvre-toi:
Clitemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi,
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes. &c.

FIN.

